



**MUSÉE
D'ART MODERNE
RICHARD ANACRÉON**



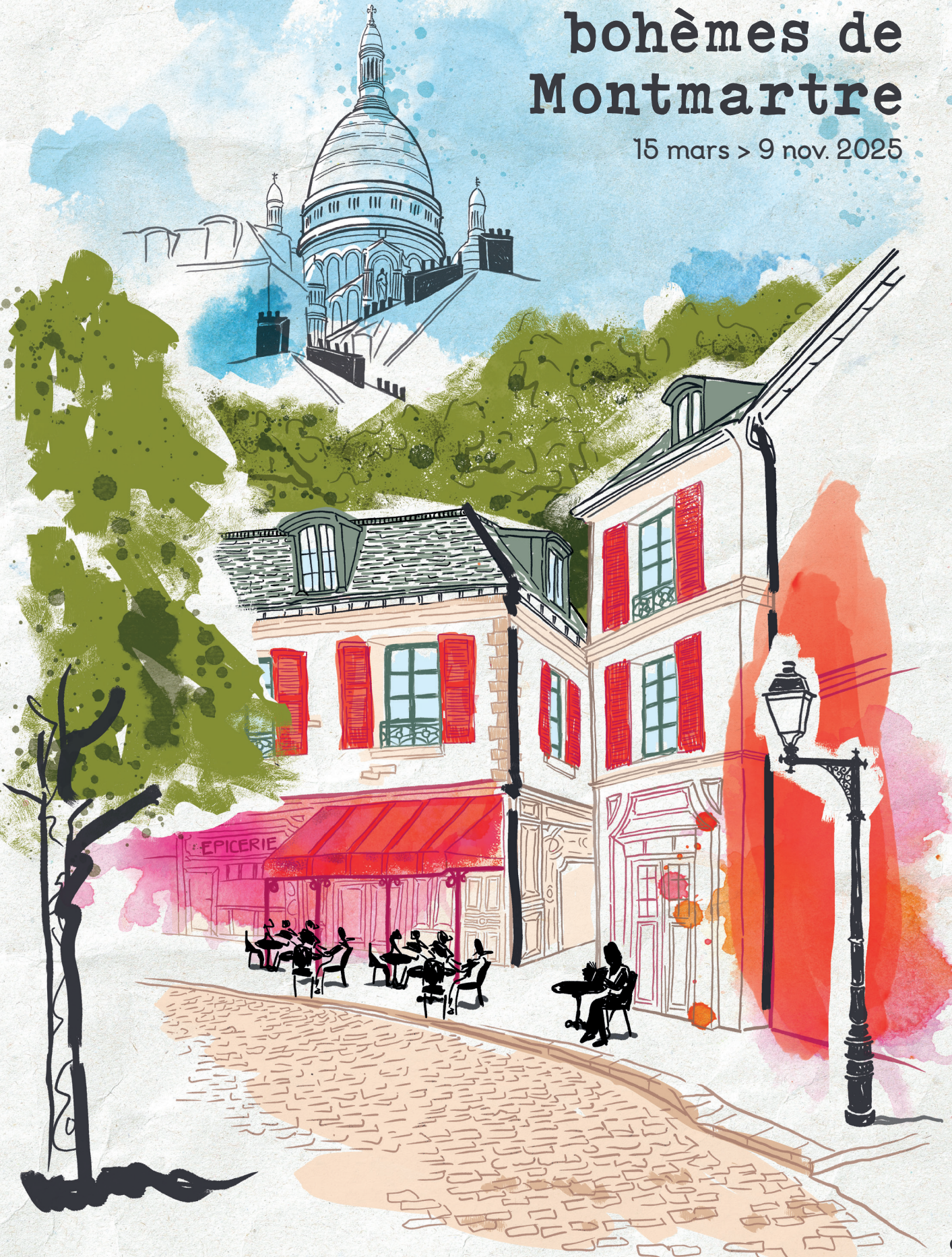
DOSSIER DE PRESSE
SAISON 2025



MUSÉE
D'ART MODERNE
RICHARD ANACRÉON

Exposition Les écrivains bohèmes de Montmartre

15 mars > 9 nov. 2025



Les écrivains bohèmes de Montmartre

Une collection de bibliophilie née grâce à Richard Anacréon

Richard Anacréon, libraire à Paris dans les années quarante, a donné à sa ville natale 280 œuvres d'art et 550 ouvrages à l'origine du musée d'art moderne. Cet ensemble compte de nombreux ouvrages et écrits en éditions originales, souvent dédiés et truffés de correspondances, dessins et manuscrits. Ils représentent le fonds le plus important au sein des collections de bibliophilie du MamRA. Depuis la création du musée, des acquisitions l'enrichissent régulièrement.

Le MamRA met à l'honneur l'effervescence créative de Montmartre

Au tournant du 20^e siècle, le quartier parisien de Montmartre exerce un formidable pouvoir d'attraction sur de jeunes écrivains, poètes et artistes désireux de s'installer dans la capitale mondiale des arts et des lettres. Son atmosphère de village, ses cabarets populaires, sa réputation sulfureuse et ses loyers bon marché, propices à la création d'ateliers et de cités d'artistes, contribuent à l'esprit bohème et libertaire recherché.

Venus de province ou de l'étranger, les hommes de lettres Guillaume Apollinaire, Francis Carco, Roland Dorgelès, Max Jacob, Pierre Mac Orlan, Pierre Reverdy, André Salmon y côtoient les peintres André Derain, Marie Laurencin, Amadeo Modigliani, Pablo Picasso, Suzanne Valadon, Kees Van Dongen, Maurice de Vlaminck, entre autres. Gen Paul et Maurice Utrillo comptent parmi les rares à pouvoir se revendiquer natifs du quartier. Cette forte émulation artistique favorise l'éclosion de courants avant-gardistes qui marqueront la littérature et la peinture du siècle naissant.



A travers les lieux de divertissement, les cités d'artistes, mais aussi les bas-fonds, les poètes et écrivains puisent dans leur vie montmartroise une source d'inspiration qui sera à l'origine d'œuvres aux styles et aux genres très différents. Si la plupart d'entre eux ne vivra que quelques années sur la Butte, nombre de leurs écrits continueront d'y faire référence, parfois avec nostalgie.

L'exposition-dossier propose de (re)découvrir à travers les ouvrages et les œuvres issues des collections du Musée d'art moderne Richard Anacréon cette période de liberté et de création intenses.

Montmartre au tournant du 20^e siècle

Jusqu'alors commune indépendante, Montmartre est annexée à Paris en 1860. Avec ses derniers vignobles et moulins en activité, ses rues étroites et escarpées, ses escaliers interminables et ses maisons basses, le haut de la Butte conserve un air de village peuplé majoritairement par les classes populaires. Celui-ci est réputé pour son esprit frondeur depuis qu'il fut le foyer de la Commune en 1871. Son versant nord-ouest est flanqué du Maquis, un bidonville mal famé où les poulbots déambulent en bande et côtoient les apaches – voyous parisiens – et les filles de joie. Délimité par les Grands Boulevards, le bas de la Butte est plus urbanisé et concentre les lieux de fête et de plaisir.

Au fur et à mesure des transformations du quartier, les vigneron, laboureurs, meuniers, carriers qui en assuraient l'activité économique se reconvertissent en propriétaires de cabarets et de guinguettes. Les Parisiens viennent s'y distraire le dimanche pour contempler la vue offerte depuis les hauteurs, suivre l'avancée des travaux du Sacré Cœur, danser au Moulin de la Galette et observer les peintres à l'œuvre place du Tertre.

Au début des années 1900, une nouvelle génération de peintres, écrivains et poètes âgés d'à peine plus de vingt ans y élisent domicile et suivent les pas de leurs aînés : Auguste Renoir, Henri de Toulouse-Lautrec, Steinlen et Alphonse Allais notamment, qui ont fait du Moulin Rouge et du Chat noir des lieux mythiques mais dont les heures de gloire appartiennent déjà au passé. Issus pour la plupart de milieux aisés, ils optent délibérément pour une vie de bohème qui les place en marge de la société bien-pensante et dans des conditions de grande pauvreté.

Des lieux d'échanges et de création

Durant leur période montmartroise, les figures de la bohème naviguent entre différents points d'ancrage, la plupart du temps des mansardes et des cités d'artistes aux faibles loyers : André Derain et Eugène Pascin aux Fusains ; Charles Camoin, Raoul Dufy, Maximilien Luce, Emile Othon-Friesz, André Utter, Suzanne Valadon, Maurice Utrillo dans l'ensemble de logis du 12 rue Cortot ; Max Jacob, Juan Gris, Pierre Mac Orlan, Amadeo Modigliani, Pablo Picasso, Pierre Reverdy, André Salmon ou encore Kees Van Dongen au Bateau-Lavoir.

Ancienne fabrique de pianos, le Bateau-Lavoir est une bâtisse rudimentaire divisée en une dizaine d'ateliers. Elle doit son nom à Max Jacob, qui après avoir vu du linge sécher à l'une de ses fenêtres, se rappelait les bateaux amarrés sur la Seine utilisés par les lavandières. C'est autour de ce lieu que se concentre le foyer intellectuel du Montmartre du début du 20^e siècle, où artistes et écrivains peuvent discuter de leurs œuvres, échanger des idées et se soutenir mutuellement dans leurs pratiques artistiques et littéraires. Comme un clin d'œil à cette formidable émulation, Pablo Picasso inscrit au-dessus de la porte de son atelier « au rendez-vous des poètes ». C'est ici aussi qu'il peint en 1907 sa toile fondatrice du cubisme, à laquelle André Salmon donnera son titre définitif, *Les Femmes d'Alger*. Nombreux sont ceux à fréquenter les lieux : Guillaume Apollinaire, Georges Braque, Francis Carco, Jean Cocteau, Roland Dorgelès et Maurice de Vlaminck, ainsi que le marchand d'art Daniel-Henry Kahnweiler et les collectionneurs Leo et Gertrude Stein.

Les différents lieux de divertissement montmartrois sont également propices aux échanges et aux inspirations : le bal du Moulin de la Galette, le Cirque Medrano, les restaurants Chez Azon et Chez Vernin ou encore les cafés et bistrot. Parmi ces établissements, Le Lapin Agile du père Frédéric tient une place de choix, où Francis Carco et Pierre Mac Orlan poussent la chansonnette et Guillaume Apollinaire récite ses poèmes.

La bohème littéraire

Afin de subvenir à leurs besoins, nombre d'artistes exercent des métiers d'appoint dans l'espoir de rencontrer le succès : manutentionnaires, chansonniers, lutteurs de foire, employés de banque... Ceux prédestinés pour l'écriture arrivent néanmoins à gagner un peu d'argent en produisant des recueils, des contes, des articles et des illustrations pour la presse, à l'instar de Roland Dorgelès, Pierre Mac Orlan, Max Jacob, André Salmon et Guillaume Apollinaire, tout en continuant de travailler à leurs propres créations. Ce dernier tente également de fonder des revues littéraires comme *Le Festin d'Esope* et *Les Lettres modernes*, qui peinent toutefois à trouver leurs lecteurs.

Deux courants artistiques majeurs règnent sur la Butte, opposant tradition et avant-garde. Les artistes et écrivains classiques réunis autour de Roland Dorgelès (André Warnod, Jules Depaquit, Francis Carco et Pierre Mac Orlan) estiment que la peinture abstraite n'est pas à la hauteur de l'art figuratif, à l'inverse des modernes représentés par la « bande à Picasso » (Guillaume Apollinaire, Max Jacob et André Salmon). Si cet antagonisme n'est pas aussi prononcé en littérature, les deux groupes vont s'intéresser toutefois à des sujets et des styles littéraires distincts. Les premiers portent un intérêt manifeste aux lieux de plaisir, aux noctambules, aux laissés-pour-compte et à la pègre qu'ils vont romancer dans *Jésus-la-Caille* (1914), *Le Quai des brumes* (1927) ou *Le Château des brouillards* (1932). Les seconds cherchent de nouveaux moyens d'expression pour exprimer l'expérience de la vie moderne dans leurs œuvres. Les poètes forment ainsi les bases d'un nouveau lyrisme en exerçant une œuvre libérée de ses carcans classiques, à l'image de Guillaume Apollinaire et Pierre Reverdy, qui esquissent les contours du futur mouvement surréaliste. Les lieux et les personnages fantasques de Montmartre exercent une influence incontestable sur leurs œuvres, comme en témoignent *Alcools* (1913) et *Le Cornet à dés* (1916).

Des collaborations multiples

La frontière entre peinture et littérature est souvent très ténue dans l'univers de la jeune bohème montmartroise. D'aucuns cherchent leurs voies, tels Pierre Mac Orlan et Max Jacob, qui s'essayaient aussi au dessin et à la peinture. Tous partagent leurs doutes et leurs espoirs, manifestant leur goût pour le non-conformisme et l'excentricité, comme le décrit Roland Dorgelès dans *Bouquet de bohème* (1947) :

« D'ailleurs, pour ce qui est du costume, on n'en était plus à une surprise près [...]. Picasso en veste de toile bleue ressemblait à un zingueur, et son ami Vlaminck à un coureur cycliste sous son chandail à col roulé. [...]. Max Jacob se distinguait par un caban soutaché de rouge ramené de Bretagne, André Salmon par son carrick de cocher londonien [...]. Quant aux chaussures, elles allaient des espadrilles de Van Dongen aux souliers vernis de Derain. »

Les écrivains et poètes sont les témoins privilégiés de la naissance du fauvisme, représenté entre autres par Charles Camoin, André Derain et Maurice de Vlaminck, et du cubisme, par Georges Braque et Pablo Picasso. Ils explorent ensemble différentes voies, espérant trouver les moyens de leur renouveau artistique comme dans les arts primitifs, qu'ils redécouvrent dans les musées et les expositions coloniales. Au contact de leurs amis peintres, Guillaume Apollinaire, Max Jacob et André Salmon deviennent critiques d'art et n'hésitent pas à prendre la défense du cubisme quand celui-ci est attaqué.

Ces amitiés se reflètent tout naturellement dans leurs créations artistiques : des poèmes sont offerts aux peintres, et des peintres tirent le portrait des poètes. Certains sont reproduits en frontispice et viennent enrichir des recueils poétiques. A l'initiative des éditeurs, des collaborations sont entreprises pour l'illustration de livres qui ravissent les bibliophiles, tels *Saint-Maternel* de Max Jacob illustré par Pablo Picasso, premier livre illustré du cubisme.



**MUSÉE
D'ART MODERNE
RICHARD ANACRÉON**



**LES COLLECTIONS
PERMANENTES**

Richard Anacréon, le donateur

Né en 1907 dans la Haute Ville, au 32, rue Saint-Jean, Richard Anacréon était un personnage étonnant qui marqua tous ceux qui eurent l'occasion de le fréquenter. Il n'a jamais laissé indifférent ni les amis artistes, ni les Granvillais. Très jeune, Anacréon recherche son indépendance ; il quitte Granville pour tenter sa chance à Paris à 17 ans. Un tournant important a lieu en 1925 lorsqu'il rentre par hasard dans l'administration du Petit Parisien, théoriquement pour un remplacement de trois mois. Il y restera de nombreuses années, côtoyant les écrivains et poètes de l'époque, qui y publiaient leurs écrits en feuillets dans la presse.

En 1940, la vocation du Journal vient à changer avec l'occupation allemande. C'est alors que Valéry et Colette, devenus ses amis, lui conseillent de lancer sa propre entreprise. Il ouvre, en 1943, une librairie baptisée « l'Originale » en plein quartier Latin, au 22 rue de Seine et se spécialise dans la vente d'ouvrages en édition originale. Durant la guerre, mais aussi par la suite, « l'Originale » est un lieu de passage, où de nombreux artistes aiment à s'arrêter. Son renom est en outre facilité par le triple parrainage de Valéry, Colette et Farrère. Anacréon est l'ami de tous, et sa boutique est de plus en plus animée et fréquentée : Jouhandeau, Fargue, Utrillo, Derain, deviennent des visiteurs réguliers, auxquels s'ajouteront par la suite Cendrars et son éditeur Grasset. Le cercle s'agrandit avec Claudel, Carco, Reverdy, Genet, et Mac Orlan, pour ne citer qu'eux. Tous appréciaient le bagout et les mots d'esprit du libraire.

Parcours permanent renouvelé en mars 2025 A la croisée des beaux-arts et de la littérature



Autour de deux thèmes représentatifs des collections, portraits et paysages, peintures, dessins et sculptures du 20ème siècle dialoguent avec une sélection d'ouvrages, manuscrits et correspondances. Des dépôts d'artistes tels qu'André Lhôte, Raoul Dufy, Kees Van Dongen, provenant du Musée national d'art moderne-Centre Pompidou, complètent la collection de beaux-arts et de bibliophilie léguée par Richard Anacréon, libraire parisien originaire de Granville.

En 2025, deux sections du parcours permanents sont renouvelées pour s'intéresser à l'émancipation de la femme et au dialogue entre les arts et la musique dans les collections du Musée d'art moderne Richard Anacréon.

Peindre la musique

À la faveur des bouleversements de la Révolution industrielle, les échanges entre arts visuels et musique s'intensifient dès la fin du XIXe siècle. L'ascension d'une bourgeoisie fortunée et la généralisation de l'instruction publique instaurent de nouvelles pratiques culturelles.

Cette période connaît des avancées majeures dans le domaine musical : de nouveaux instruments apparaissent, comme le saxophone, et d'autres gagnent en technicité. L'invention du gramophone et l'essor de la radio introduisent la musique dans les foyers. Parallèlement, la libéralisation des pratiques musicales hors des théâtres officiels favorise la démocratisation du divertissement : cafés-concerts, cabarets et bals populaires se multiplient. Cette effervescence donne naissance à l'âge d'or de l'illustration, incarné par les affiches iconiques de Toulouse-Lautrec ou Paul Berthon.

Les instruments de musique deviennent un motif pictural récurrent. Le piano, symbole de raffinement et d'éducation, occupe une place centrale dans la peinture de Caillebotte à Renoir, tandis que la musique populaire anime l'espace public avec fanfares et musiciens ambulants, immortalisés par Millet, Daumier ou Gen Paul.

Les affinités entre peintres et musiciens transparaissent dans leur vie personnelle ou à travers de fructueuses collaborations : Manet épouse une pianiste, Degas et Toulouse-Lautrec côtoient des musiciens, et Bonnard illustre les partitions de Claude Terrasse. Cette osmose préfigure les avant-gardes du XXe siècle et la quête d'une synthèse totale des arts.

L'émancipation de la femme

Correspondant et ami de figures emblématiques de l'émancipation féminine, telles que Marie Laurencin, Colette ou Natalie Clifford Barney, Richard Anacréon a constitué une collection illustrant l'évolution des rôles féminins et la liberté créatrice des femmes artistes ou intellectuelles.

Engagées durant la Première Guerre mondiale, les femmes revendiquent alors leur indépendance. L'après-guerre marque un retour aux modèles traditionnels de la maternité et du foyer, auquel succède une ère de bouleversements. Une frénésie de vivre s'empare de la population, désireuse d'oublier la guerre dans la danse et la musique. L'effervescence intellectuelle et artistique de Paris attire des artistes du monde entier, à l'instar de la peintre Sonia Delaunay ou de l'icône de la danse Joséphine Baker. Ces "femmes nouvelles", investissent des sphères jusque-là inaccessibles et acquièrent une reconnaissance inédite. Leur quête d'émancipation dépasse le champ artistique pour s'affirmer dans leur mode de vie, leur apparence ou leur sexualité. Symbole de cette modernité, la « garçonnette », femme affranchie au style androgyne, inspire couturiers et artistes. Coco Chanel révolutionne la mode en libérant les corps féminins, tandis que Suzy Solidor ou Kiki de Montparnasse deviennent les muses des artistes Tamara de Lempicka, Kees Van Dongen ou Moïse Kisling.

Au-delà de la sphère culturelle, cette évolution s'accompagne de conquêtes fondamentales telles que l'accès à l'éducation, au droit de vote et à des carrières professionnelles.

La programmation

Mars

Samedi 15 et dimanche 16, de 14h à 18h : Week-end de gratuité à l'occasion de la réouverture du MamRA

Samedi 22 et dimanche 23, de 14h à 18h : Week-end Télérama, gratuit pour 2 personnes sur présentation du pass à découper dans le Télérama, sans réservation

Nouveauté

Le Musée d'art moderne Richard Anacréon ouvre ses portes gratuitement chaque premier dimanche du mois, d'avril à novembre, sans réservation.

Informations pratiques

Musée d'art moderne Richard Anacréon

Place de l'Isthme

50400 Granville

02 33 51 02 94 - musee.anacreon@ville-granville.fr

Ouvert du 15 mars au 9 novembre 2025

Du 15 mars au 31 mai et du 1er octobre au 9 novembre :

Pendant les vacances scolaires (toutes zones), ouvert du mardi au dimanche de 14h à 18h

En dehors des vacances scolaires, ouvert du vendredi au dimanche de 14h à 18h

En juin et septembre :

Ouvert du mardi au dimanche de 11h à 13h et de 14h à 18h

En juillet et août :

Ouvert du mardi au dimanche de 11h à 18h

Tarifs

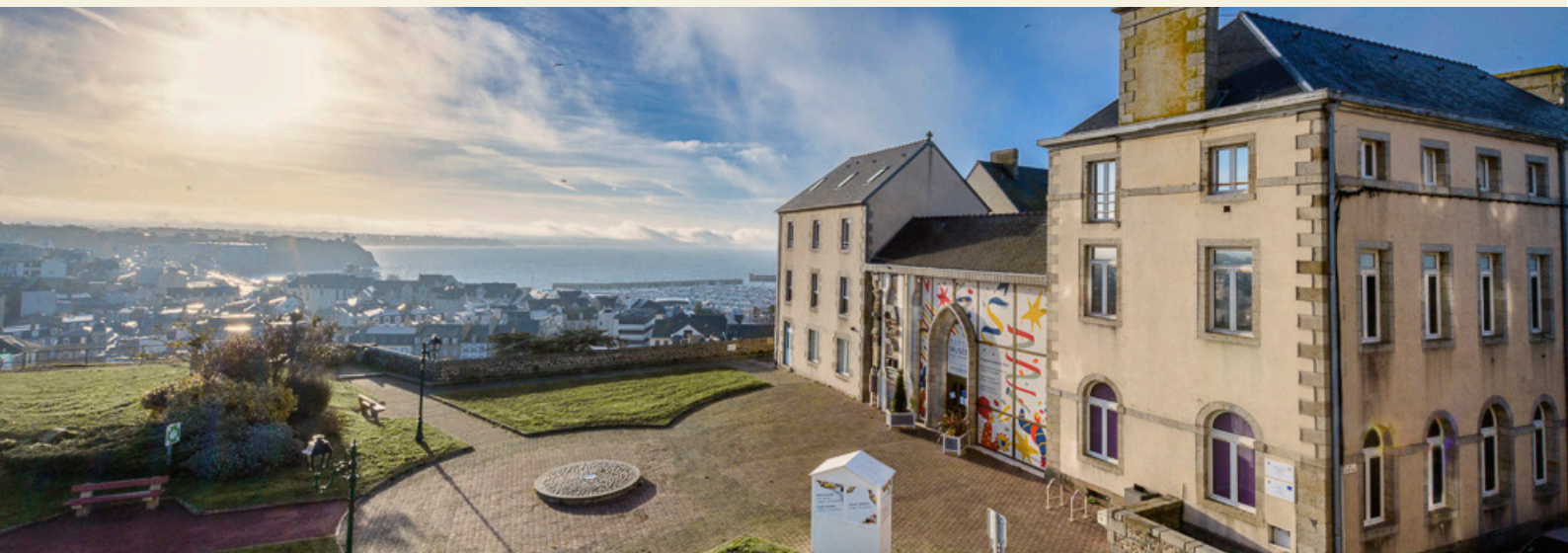
Collections permanentes : 4€

Collections permanentes et expositions temporaires : 5,50€

Gratuit pour les moins de 26 ans, détenteur du pass annuel, bénéficiaire du RSA, personne handicapée, ICOM, ministère de la culture, journaliste, guide conférencier

Gratuit pour tous chaque premier dimanche du mois

Pass annuel : 15€



Prochainement...

Bons Baisers de Granville les collections du Musée d'art et d'histoire



Bons Baisers de Granville 3 est le troisième et dernier volet d'un cycle d'expositions de trois ans durant lequel les collections du Musée d'Art et d'Histoire sont mises à l'honneur au Musée d'art moderne Richard Anacréon.

Depuis la fondation royale au 15^e siècle à l'épanouissement de la station balnéaire et du port coquillier d'aujourd'hui, en passant par l'archipel de Chausey et les aventures extra-européennes, les collections du Musée d'Art et d'Histoire de Granville racontent la ville et ses mythes fondateurs.

Du 5 avril au 9 novembre 2025, au Musée d'art moderne Richard Anacréon